

toujours à la petite chambre d'Oneux. Celle-ci d'ailleurs, grâce au pieux respect de ses amis, put être indéfiniment conservée à sa douleur, dans l'état où l'avait laissée le jeune Comte.

Ce cri, jeté dix mois après l'évènement fatal, nous laisse entrevoir l'abîme de la douleur maternelle :

Le cœur mourant de soif, desséché de prière,
Sans espoir, je quittai l'église, et je suivis
La trace de ses pas qui, du sacré parvis
Embaumaient le sentier jusqu'au vieux presbytère.

Un parfum sur le seuil, des frissons sur la pierre,
Le rameau qui tremblait sous son blanc crucifix ;
L'arbre, l'oiseau, la brise encore semblaient ravis
De son dernier passage, et pleins d'un charme austère.

Là, jusque dans la nuit, je fondis en sanglots.
Le passé, l'océan de mon âme, à grands flots
Montait et reprenait sa pauvre enfant dans l'ombre.

Jamais l'amour, les cieux et les anges sans nombre
N'avaient distrait de vous, Seigneur, mon cœur de feu !
Et l'ombre de mon fils y fait pâlir mon Dieu...

Et ce murmure, presque indistinct, de navrant délire, échappé aux lèvres de la Comtesse, tandis que ses regards étaient rivés au charme étrange de cette petite prairie voisine du presbytère où, la veille encore du décès, fils, mère et ami discutaient ensemble des destinées du monde, ce nid de verdure qui restera, nous dit M. KURTH, « le plus ancien berceau de la démocratie chrétienne en Belgique » :

Aimer, de tant d'amour, aimer une prairie,
Las et mourant d'exil la choisir pour patrie,
D'en haut dès le réveil se pencher pour la voir,
Et rêver tout le jour d'y pleurer tout le soir !

C'est triste, — j'en conviens, c'est étrange — sans doute,
C'est fou — pour le passant, si le passant m'écoute !
Et le monde sourit, si le monde m'entend !...
Et, plus que je n'ai dit, plus folle est ma folie,
Plus douloureux l'amour, le charme qui me lie,
Mais nul sage ici-bas ne me console autant.

Et le fil de la vierge a tissé ses doux voiles,
Sur la blanche aubépine et ses gerbes d'étoiles...

On sent ici les brûlantes paupières battre et s'abaisser, à travers le prisme des larmes, sur l'inoubliable vision comme sur la seule qui importera désormais dans la vie... Car la phase suivante de la crise, le retentissement profond sur la pensée et les actes devait, chez cette austère nature, se prolonger, vivace comme les regrets, même à travers le lointain apaisement, jusqu'aux limites de l'existence.

Toutes ses graves paroles, tout ce qu'elle fit ou écrivit dans la suite, en porte la trace dominante. A travers les sujets divers, le fond de souffrance involontairement apparaît, impulsif et poignant parfois, le plus souvent atténué, dans la peur infiniment pitoyable de révéler aux regards paisibles la solitude dévastée de l'âme, peut-être, aussi, de l'apercevoir elle-même de trop près.

Il faut lire, par exemple, avec toute l'attention du cœur, chaque ligne de ce sonnet, réponse à un poète qui lui avait adressé des vers où, célébrant les oiseaux, il glorifiait les seuls brillants chanteurs de l'air, oubliant les plus humbles, les oiseaux du pauvre :

Passereau solitaire, il ne t'a point chanté ;
Jamais, de l'abandon, il n'aura compté l'heure
Dans l'immense désert d'une étroite demeure,
Où, seul avec la mort et toi, l'on est resté.

Dans les lugubres nuits de houle où siffle et pleure
Le grésil sur le mur par les spectres hanté,
Il ne t'a point priée, ô divine Bonté,
Pour que nul pèlerin, nul pauvre enfant ne meure.

Il n'a pas dit : « Seigneur ! vous m'avez pris le mien,
Mon ange, l'univers, l'avenir, mon seul bien...
Gardez en cette nuit tous les fils à leur mère ! »

Et puis il n'a pas dit au passereau transi
Gémissant sur le toit : « O viens gémir ici,
Prends mon foyer, mon pain, ce que j'ai sur la terre ! »

Cette conclusion exprime bien la synthèse dernière de sa vie.

La pauvre endeuillée s'abîma dès lors dans une double contemplation : celle de l'universelle souffrance sous ses formes les plus injustes, les plus navrantes, les plus oubliées ; et celle aussi du drame du Calvaire. En celui-ci, elle distinguait des profondeurs de significations que peuvent seuls saisir ceux qu'une noble souffrance indéfiniment réfléchie a fait monter dans les plus pures régions du sacrifice, ceux qui ont senti par là, le fort lien moral

solidarisant tous les êtres. Et la logique de sa divine pitié affermit plus profondément encore en elle, la foi en une définitive justice distributive.

VI

Peu à peu, à travers la lenteur des années de solitude, sa pensée retrouva ainsi l'harmonie, et son cœur, quelque soulagement. Elle se voua de façon toujours plus exclusive à ses œuvres de bonté et de relèvement.

Nous avons dit au début de cette étude quelle fièvre de cœur et de conscience elle y apporta. Elle aimait à prodiguer ses bienfaits sur les misères proches avec mille soins de détails, « comme les pauvres passionnément les aiment », selon sa propre expression. Mais l'élan de sa pitié ne connaissait pas de frontières et, de ses protégés d'ici, se portait alors au-delà des mers, jusqu'en cette triste Afrique où les lamentables esclaves noirs se trouvaient livrés à la cruelle tyrannie des marchands arabes. Pendant vingt années, obstinément héroïque, et d'action commune en cette œuvre avec le cardinal Lavignerie, elle lutta pour l'affranchissement des malheureux nègres.

Parallèlement à ces grandes interventions, le sort de l'homme du peuple et de la famille ouvrière ne cessait de la préoccuper encore en ses rêves et ses veilles quotidiennes.

Son cœur éprouva un immense soulagement quand, en un examen attentif de l'encyclique « Rerum Novarum », elle pénétra les intentions généreuses de Léon XIII pour la classe des humbles. Elle eut volontiers brandi ce document au regard des fortunés oisifs, des financiers, des chefs d'industrie—qui ne le lisaient pas sans malaise, — les adjurant, en sa sincérité foncière, d'en discerner courageusement et d'en pratiquer la lettre sans réserve ni fuyante restriction. En toute occasion opportune, soit dans les Congrès sociaux, soit dans les causeries privées, elle ne manquait pas d'en souligner et d'en détailler lumineusement le texte.

Sa clairvoyante ardeur s'employait de même à défendre les meilleures institutions populaires, les syndicats, les coopératives, les mutualités et en général toutes les initiatives heureuses tendant à la préservation physique ou morale.

La création d'un ministère du Travail vint apporter quelque réconfort à ses espoirs généreux, trop souvent, trop amèrement déçus au cours d'une telle vie, si distante par ses actes comme par ses vues de l'inertie ambiante.

Aussi, accepta-t-elle instantanément la proposition qui lui fut faite de répondre, pour notre région, au questionnaire publié par la Commission du travail en 1886, et concernant la situation des travailleurs dans les établissements industriels.

« Quand je visitai à fond les fabriques qui me furent le moins » inaccessibles, écrivait-elle, je regardai comme le premier des » devoirs chrétiens de crier sur les toits mon indignation. Et » bien que j'eusse tant aimé mes pauvres, je crus devoir, pour un » temps suspendre mes visites auprès d'eux, pour ne plus m'oc- » cuper que de la question ouvrière. »

L'on vit, en effet, l'énergique Comtesse parcourir longuement les usines du pays, à Angleur, à Chênée, à Seraing; les fabriques à Verviers, les carrières dans la région de Comblain-au-Pont. Partout elle enquêtait minutieusement, relevant de nombreux et intolérables abus relatifs aux heures de travail, au paiement des salaires, au total manque de soins et de sollicitude à l'égard des travailleurs. Au retour de ces pénibles investigations, elle notait en des pages enflammées ce qu'elle avait amèrement constaté, dénonçant l'ineurie, l'inconscience arrogante, la brutalité notoire ou les procédés immoraux de certains chefs spécialement désignés. Accumulant les faits, elle montrait les jeunes enfants, comme les femmes et les hommes, « gagnant bien leur mort », dans la plupart de ces enfers du travail.

Elle examina avec un scrupuleux souci de détails la condition des ouvriers carriers de l'Ourthe et de l'Amblève, particulièrement excédés et délaissés, et réclama surtout pour eux un fonctionnement strict et régulier de caisses de secours. Elle s'éleva, avec une extrême vigueur, contre l'abandon moral de l'ouvrier dans les usines, contre « l'empoisonnement des âmes plus encore que des santés par l'industrie et l'imprévoyance des chefs d'industries », contre la misère et la honte des logements ouvriers et l'indifférence des classes riches à cet égard, enfin contre les désastres causés par l'alcoolisme. Puis, en des vues nettes et catégoriques, elle appelait pour remédier à ces maux, l'intervention gouvernementale, la justice et la loi !

Et si, depuis lors, quelques améliorations ont été apportées au sort de l'ouvrier dans les usines, nous aimons à croire que la vibrante voix de M^{me} de Stainlein aura été assez éloquente pour contribuer à les provoquer.

VII

Quand, vers la même époque et plus tard, jusqu'en ces récentes années, la longue série des massacres d'Arménie ébranla l'Europe pensante et généreuse, le pauvre grand cœur de la Comtesse, plus que tout autre devait s'émouvoir. Il saigna, s'agita, s'indigna, implora, abîmé d'angoisses toujours renouvelées, et fit véritablement sienne, la cause de ce peuple agonisant livré, par la lâche entente des puissances et de cette monstrueuse incarnation de l'immoralité moderne, la finance internationale, au caprice sanguinaire du subtil et féroce sultan qui pouvait ainsi braver l'humanité entière.

Alors qu'en France quelques rares personnalités, un moine, le père Charmetant et des internationalistes, MM. Clémenceau, France, Jaurès, de Pressensé, de Roberty, Pierre Quillard, etc., s'occupaient activement de la défense des Arméniens, chez nous, en Belgique, la comtesse de Stainlein fut une des principales activités qui se manifestèrent dans cette lutte où elle se montra d'une énergie admirable pour tenter d'apporter quelque entrave à l'hécatombe des victimes ou pour adoucir le sort de ces dernières.

S'entourant des renseignements les plus complets et les plus précis qu'elle puisait surtout aux sources anglaises, elle en assiégea les divers gouvernements qui n'opposèrent naturellement qu'un froid silence à ses plus véhémentes supplications, à tous les appels de la plus brûlante pitié. Elle les porta également aux pieds de Léon XIII. Celui-ci, durant une longue audience entendit son vibrant réquisitoire et le détail de faits d'une horreur inouïe dont il était loin de connaître toute l'étendue... Il releva un visage livide d'épouvante !... Mais il n'osa pas cependant accorder l'intervention demandée, craignant, disait-il, des représailles plus terribles encore de la part du Sultan.

Mais laissons parler elle-même la vaillante Comtesse non abattue encore, mais consternée et sans voix devant l'inanité de ses efforts, ayant épuisé tout ce qu'une énergie humaine isolée pouvait tenter.

Du fond du Tyrol, de la petite retraite où sa santé très ébranlée, l'avait momentanément forcée de se réfugier, elle écrivait, au début de 1901, au père Charmetant, cette lettre poignante où elle apparaît comme la vivante personnification de la Justice méconnue se dressant devant l'Europe déshonorée :

MONSEIGNEUR,

Que faire pour la pauvre Arménie ? Je reste épouvantée du dernier bulletin. Les massacres continuent ! Et ceux décrits par l'évêque de Mouch ne le cèdent en rien à ceux de 1875 à Drarbékir, à Sivas, à Angora, et de 1897-1898 à Van, enfin à tous ces combles d'horreur signalés par votre martyrologe, et même ce qu'écrit l'évêque de Mouch *dépasse tout*, dans l'énumération des viols, des infamies de mœurs qui font mille fois plus souffrir à lire ou à imaginer que les descriptions les plus horribles des épouvantables tortures inventées par les bourreaux tures.

Ainsi donc la publicité que vous avez donnée en même temps que Gladstone, le duc de Westminster, Dillon, Mac Coll, et depuis que ces grands hommes se sont tus, et tout ce que, du fond de mon pauvre Comblain, et de Szémered, en Hongrie, et de Liège et même d'ici, j'ai répandu de brochures couvertes de soulignements et de commentaires *sanglants* dans les deux sens du mot, les envois sans nombre, à toutes les Puissances, de vos brochures, de votre martyrologe, de votre Appel aux Ambassadeurs et aux chefs d'Etat, de votre *Arménie agonisante* ! mes supplications aux pieds du pape, les documents irréfutables et les cris vengeurs que vous, si grand, et moi si obscure, mais énergique, et de feu dans cette œuvre, nous avons fait parvenir à tous les princes et au fond de toutes les chancelleries, tout a été vain !...

Rien, toujours rien, que la continuation du triomphe de la Bête rouge et des exterminations clandestines, et des viols en tel nombre que l'évêque de Mouch a pu dire, en parlant des derniers événements de cette région : « Pas une jeune fille, pas une qui ait échappé aux derniers outrages !... » Et cela, on l'apprenait il y a quelques semaines, longtemps après que ces combles d'horreur s'étaient accomplis au grand soleil d'Orient ! Et quand votre paquet de Bulletins de novembre-décembre m'est parvenu, seulement vers le milieu de janvier, au fond de ma retraite du Tyrol, je me dis : Il n'y aura rien... car M^r Charmetant est probablement découragé comme Kurth, comme le prince Lœwenstein, comme Dillon et Mac Coll ! Mais en ouvrant, je lus... ce titre : *La lâcheté des puissances* ! et je reconnus votre style à l'instant. Je lus jusqu'à la sixième page, et je marquai chaque page de son filet couleur feu et couleur sang jusqu'à ces mots : « L'heure de la justice viendra. » D'ici là, il convient, il est nécessaire de protester, ne fût-ce que pour suspendre l'odieuse prescription contre le devoir et l'honneur ! »

Puis, je me dis : Voici plus d'un mois que ce *magnifique et accablant* réquisitoire est écrit et publié là, à Paris, dans ce Paris qui a osé se

nommer cœur et cerveau du monde et, depuis lors, tous les millions et cent millions de chrétiens, toute l'Europe et même toute l'Amérique ont fait une Saint-Sylvestre et une nuit du jour de l'an, non plus entre deux années, mais *entre deux siècles*, et pas une feuille, pas une lettre, pas une voix, ne m'a apporté jusqu'ici, dans ce Tyrol réputé si catholique, un seul mot de ces terribles six pages, ni un seul mot de ces horreurs de l'Arménie, ni ce nom seulement d'Arménie, comme si ce peuple n'avait jamais existé !...

Et maintenant, je vois que les massacres, les viols et les exterminations, *au fond des prisons turques* et en plein Constantinople, et les hideuses noyades nocturnes dans le Bosphore continuent simultanément avec la fondation et la construction de tous ces temples de la prière et de tous ces temples de l'enseignement et de la science qui s'élèvent dans les villages néo-convertis, tandis que l'homme, la jeune fille, l'enfant, les temples du Saint-Esprit, ne sont pas défendus par un seul bras de plus, ni par une seule arme, ni même par une seule parole de plus contre ces hontes et ces viols épouvantables; je laisse alors tomber mes bras épuisés, tendus en vain vers le ciel, depuis si longtemps.

Jusques à quand, dis-je, Seigneur, jusques à quand ? et que voulez-vous que je fasse ?

Oh ! que Dieu ait pitié de moi, car ce n'est pas avec l'adorable soumission de Saint-Paul que je m'écrie ainsi, c'est avec une profonde impossibilité maintenant de comprendre sur la terre et dans l'histoire de l'humanité : la providence de Dieu !

Cher et vénéré Père, ne croyez point cependant que je doute de la bonté de notre Dieu, de l'adorable et infinie tendresse de notre Sauveur, mais que voulez-vous, à la fin que je dise aux rationalistes ou à ceux qui n'ont rien, rien de la grâce, quand, bouleversés et navrés à propos de l'Arménie agonisante, plus que tant de prétendus chrétiens absolument indifférents au sort de leurs frères et de leurs sœurs martyrs et de ces enfants outragés, ils me crient : Où est-elle, Madame, où est-elle pour les persécutés, votre Providence, où est-elle pour ces jeunes filles, pour ces jeunes vierges ? Y en a-t-il une seule dont la chevelure ait grandi, à l'heure du péril, pour la couvrir et l'envelopper comme un manteau et comme une armure ? Et vos nations catholiques que font-elles ? Et vos gouvernants chrétiens ont-ils jamais dit un mot ou fait un geste pour réprimer les abominations dont se rend coupable l'Islam ?

Je bondis quand l'ennemi de nos croyances et de notre foi me parle ainsi, et un monde de choses s'agitent en moi, et, malgré mon affreux découragement, je retrouve parfois encore des traits vengeurs comme jadis, comme aux jours de mon enfance, comme avec mon fils Hermann

qui me rajeunissait tant, comme sous le cardinal Lavignerie prêchant la croisade anti-esclavagiste, et comme lors de mes premiers articles au *Bien du Peuple*, sur l'Islam et l'Arménie ! Mais je me demande si je ne perds pas mes dernières forces et mes derniers jours dans cette lutte vaine, dans cette espérance contre toute espérance ?

Maintenant, je voudrais, par vos mains, Monseigneur, faire parvenir le plus sûrement, et avec le moins de retard possible, cinq mille francs, pour sauver ce qui reste de cette population de la région de Mouch, en grande partie fauchée, écrasée dans le sang et la boue musulmane.

Ces cinq mille francs viennent d'une petite propriété de mon fils Hermann, un délicieux abri rustique sur les Alpes bavaroises dans des prairies et des forêts magnifiques, de sapins, dont le parfum résineux devait guérir sa poitrine... Quel souvenir ce chalet des Alpes était pour moi ! Après tant d'années, j'ai eu le courage de le vendre, ayant cherché constamment, mais en vain, à donner maisons et forêts à un Ordre religieux ou à une œuvre sainte.

Mais ces cinq mille francs-là, je tiens absolument à ce qu'ils soient accompagnés non seulement du *nom seul* de mon fils, mais aussi qu'ils servent à *amorcer* une souscription, comme on le fait, par liste de noms et de dons, dans nos journaux de Belgique, et avec un titre, placé en tête, qui désigne très exactement le but qu'on veut atteindre.

Ce but, dans le cas présent, c'est d'exalter, de glorifier et d'amener la délivrance de tous les chrétiens d'Arménie et surtout des descendants directs de tous ces martyrs chrétiens qui seront la gloire de notre temps, comme leurs bourreaux et les lâches pouvoirs qui les ont abandonnés en seront l'éternelle honte !

Voilà le sens. Au besoin, je tâcherai de trouver une feuille française, belge, allemande ou anglaise assez indépendante pour insérer mes paroles (s'il s'en trouve encore en dehors de vos bulletins) avec le don — *souvenir de Hermann* — qui a eu tant horreur de l'Islam !

Recevez, cher Monseigneur, l'expression de mes meilleurs hommages.

(s.) C^{te} VALÉRIE DE STAINLEIN.

Sans, toutefois, cesser de suivre d'un cœur attentif — comment eût-elle donc pu s'en désintéresser ? — les sombres drames d'Arménie, M^{me} de Stainlein vers la fin de sa vie, s'absorba plus exclusivement encore dans ses tendres soins aux souffrances de sa région considérées, étudiées une à une. Car, malgré sa ferveur dans la défense des grandes causes, elle avait plus de foi encore

dans l'action individuelle. « Le monde vaut surtout, disait-elle, » par les efforts isolés des âmes de bonne volonté. Si mon fils et » moi avons fait un peu de bien, c'est beaucoup moins par nos » espérances et nos efforts en faveur des entreprises collectives » que par nos œuvres de charité au foyer du pauvre, ou nos » efforts pour lui créer un intérieur là où celui-ci n'existait pas. »

On ne sait pas, en effet, combien de foyers furent relevés, ou créés, ou régénérés, moins encore par leurs dons que par leur réconfortante action morale !

VIII

Que fut, au résumé, la personnalité de la comtesse de Stainlein ?

De l'enfance à la tombe, elle subit essentiellement la fascination de l'infini. Son ardente imagination, sa vibrante sensibilité le lui font concevoir avec une telle force, qu'elle le sent une réalité toujours présente en elle. C'est le refuge de sa pensée et la seule explication donnant un sens à la vie.

De là, sa mortelle mélancolie en présence des choses passagères, devant la nécessité des adieux :

Mon âme

Se brise dans l'adieu. Sur l'horizon de flamme
Des yeux semblent s'éteindre à mes regards émus...

devant l'horreur inéluctable de la mort, la plus sombre des énigmes à ses yeux :

La mort ! L'ai-je nommée ? A ce mot, dès l'enfance,
A ce seul mot, mon cœur croyait mourir d'avance.

Aussi, rien ne passe-t-il, en cette âme éprise d'éternité, douée d'une intensité de vie qui rayonne au-delà de tous les horizons imaginables. Et jusque sous les cheveux blancs, jusqu'au dernier jour, lorsqu'elle évoque les souvenirs d'un passé cher, ceux-ci ont gardé la beauté radiieuse, la couleur, la puissance de vie dont elle reçut la forte empreinte en des heures uniques.

Ainsi gardienne permanente des trésors intérieurs, dont son âme se nourrit abondamment, elle ne peut concevoir la convoitise et l'ivresse des joies extérieures.

L'or, le bruit, le plaisir qui vous enivre
A dévoré vos jours et vous avez cru vivre ;

Et le passé n'est plus qu'un gouffre aride et nu,
Et devant l'autre abîme aux clartés infinies,
Vous ne voyez qu'horreur, ténèbres, agonies,
Et vous dites tramblants : la mort c'est l'inconnu !
Pour vous, infortunés, l'inconnu, c'est la vie !...

On l'a dit avec raison, M^{me} de Stainlein s'est révélée inquiète d'infini plus exclusivement encore que Lamartine qui la captivait surtout par son sentiment profond de l'exil des âmes et sa soif du divin.

Le volume des *Harmonies* se trouvait toujours sur sa table aux heures de recueillement ; et le poète des *Méditations* resta la grande admiration de sa vie. Dans l'intimité, parfois, sa pensée revenait avec bonheur à l'un des souvenirs les plus rayonnants de sa longue existence : une visite qu'elle fit avec son fils encore enfant au grand lyrique français et à sa famille, en leur retraite de Milly.

Ce vif sentiment de l'infini qui caractérisait la comtesse-poète devait logiquement susciter en elle la nostalgie de la perfection, donner à ses yeux une valeur totale, et essentielle, à la pureté. Et voici un détail éloquent sur ce point : Dès ses jeunes années, dans l'éblouissement continu du vertige des cieux, ses aspirations l'absorbent et la ravissent à ce point qu'elle les poursuit même à travers la féerie des fêtes de jeunesse dans le charme d'un bal :

Aux brûlants tourbillons, dans le vol où s'élançait
Le magique transport de musique et de danse,
Ce que j'ai poursuivi c'est mon rêve d'enfance :
Toujours plus loin, plus haut, plus vite, à l'idéal !

.....

Une heure, et puis une heure, et minuit a sonné —
Et mon rêve toujours, dans la valse éperdue,
Remonte à grands coups d'aile au ciel abandonné...
J'ai cru sentir encore l'auréole ingénue
Que l'on garde au-delà de l'ombre et de la nue...
Mais, du songe éveillée et du bal revenue,
Un poids mortel courbait mon front découronné.

.....

Cette adoration de la pureté se révèle dans les moindres nuances de sa pensée comme en toute sa vie rigoureusement pure, dans la stricte droiture et l'élévation de ses actes, dans sa poésie, de laquelle tout sujet puéril ou médiocre ou qui ne contient pas en

soi l'exaltation de la pureté sous quelque forme que ce soit, est naturellement écarté parce qu'il ne serait pas venu à l'esprit de la comtesse.

Dans la beauté même et dans l'art, c'est toujours la pureté qui la séduit davantage, la pureté qui engendre la fraîcheur, la grâce simple, la noblesse; c'est en somme, le reflet de la beauté intérieure qu'elle cherche en toute âme, et les artistes qui l'expriment ont toutes ses prédilections.

Ces horizons de pureté et de perfection illuminent si fortement son âme que le culte du divin devient l'objet principal de sa vie. « J'ai vu souvent en Allemagne, écrivait-elle un jour, dans des jardins ou de vieux châteaux, un aigle seul en cage, constamment les yeux levés, il cherchait le soleil et ce regard plein de nostalgie, et de plus de langueur que de flamme, ne rencontrait que le plafond de son étroite prison; ainsi ses yeux incessamment cherchent Dieu », ajoutait-elle, parlant d'une personne dont elle faisait un vivant portrait. C'est à elle-même surtout que l'image peut s'appliquer avec cette différence que son regard, à elle, semble bien avoir vu le soleil. Car sa pensée plane au-dessus de toutes les contingences, et, à travers toutes les déceptions paralysantes, elle s'élançait toujours vers son Dieu.

Mais de ces hauteurs, sa sensibilité et son imagination descendues aux abîmes d'obscurité et de détresse humaines en reçoivent une empreinte non moins forte.

Dès lors, sa passion de bonté s'exalte autant que sa passion de clarté, et devient un principe de lutte généreuse pour le bien. Car, si réelle que soit sa parenté poétique avec Lamartine, M^{me} de Stainlein, par sa tristesse, n'appartient plus guère à l'école des romantiques trop complaisamment absorbés par la contemplation de leur évolution sentimentale. La vaillante et compréhensive comtesse ne s'attarde jamais dans cette attitude délicate de sollicitude personnelle.

Ce qu'elle contemple tristement, ce sont les mille aspects du mal abhorré, de l'injustice et de la souffrance dont elle interroge les causes, ce sont les germes de mort qu'elle surprend dans les âmes et qu'elle voudrait anéantir pour faire surgir à leur place, la lumière, la chaleur, la vie et la beauté.

D'une tristesse de qualité aussi haute comme de la force de ses croyances, naissent à la fois cet enthousiasme permanent à l'action, cette sincérité intrépide et cette invincible énergie que nous avons vues se manifester au cours de sa longue existence.

Ainsi cette vie fut haute, pleine et féconde, riche de pensées et d'actes bons. Elle constitue le plus beau poème de notre auteur qui *pratiquait* sa poésie, en faisait une réalité constante; ce fut son œuvre, et une œuvre grande, en vérité, à laquelle nous ne voyons pas une ombre.

En cette manière, M^{me} de Stainlein fut noblement, éminemment *pratique*, dans le sens le plus élevé du mot. Et si sa grandeur native ne lui permit pas toujours de fouiller *tous* les détails de la vie positive afin d'en prévoir les effets certains, ainsi que des esprits chagrins l'ont parfois fait remarquer, son exemple contient pour tous l'austère leçon d'un strict respect des principes.

Des ailes trop déployées, au vol large, se traînent malaisément au ras du sol, c'est incontestable, et repartent toujours d'un nouvel élan; mais par une inappréciable compensation, que de souffle salubre elles propagent utilement dans les régions de la médiocrité et des consciences approximatives!

De là même, se dégage encore un autre enseignement. Et celui-ci, venant d'une femme s'adresse peut-être plus spécialement aux femmes. Car elles ne sont pas encore le grand nombre, celles d'entre nous pour lesquelles *penser, c'est travailler*. Penser, c'est à dire, réfléchir avec suite, méthode et haute logique, en dégageant des faits leur sens *complet* pour remonter aux généralisations et établir ainsi ses convictions sur un fondement solide, — à qui donc ce travail est-il plus essentiellement nécessaire qu'à la femme dont la tâche est d'imprimer une direction première et souvent définitive à la jeune humanité?

A cette tâche primordiale, M^{me} de Stainlein apporta toute sa ferveur, subit même pour la réaliser, de véritables tortures mentales sans que jamais sa volonté se rendît ou parût même faiblir.

Cela seul suffirait à prouver en elle une supériorité rare.

IX

Quant au livre de M^{me} de Stainlein, il est comme sa vie, l'expression de sa parfaite sincérité. Et comme sa vie aussi, il nous rend les frissons de l'antique humanité, mais avec quelle force vive, quelle pureté de sentiment, et quelle vue fine du cœur!

Sans doute, les affamés de nouveauté, d'originalité n'iront pas bien loin dans cette lecture, refermeront probablement le volume, après l'avoir rapidement parcouru des yeux. Ils auront tort. Car rien n'est moins banal peut-être, que les idées générales, les sen-

timents éternels analysés en profondeur et en pureté. Traduits par une intelligence très claire, par une âme très grande qui y révèle toujours — quoi qu'il en soit — sa vision forte et bien personnelle, ils apparaissent la jeunesse même, la jeunesse indéfinie, et baignent l'esprit d'une fraîcheur parfumée, pénétrante comme le jaillissement rythmé des sources qui suscitent la vie des forêts. Ce charme des sentiments primordiaux épurés restera toujours le plus fort pour les âmes graves.

Et le poète qui nous y ramène nous donne jusque dans la mélancolie même, comme l'impression d'un tendre bienfait.

Écoutons, par exemple, avec quelle sensibilité réfléchie M^{me} de Stainlein considère la fuite des rêves à l'horizon de sa jeunesse :

O rêves !... le nectar coule auprès de l'absinthe,
La rose et le cyprès avec la même plainte
Au même soir vont se flétrir ;
Ceux qu'on avait choisis, parmi ceux qu'on méprise
Passeront sur les flots, ensemble dans la brise,
Et loin de nous iront mourir.

Colombes d'un matin, qui viennent toutes blanches,
Boire les pleurs des nuits aux coupes des pervenches,
Puis s'en vont, fuyant l'épervier ;
Romances de la lyre avec le bruit chassées,
Brises d'un plus beau ciel, sous les vents dispersées,
Tout passe et vivre, c'est rêver.

Amis, frères du cœur, anges dont le voyage,
Les ramène si vite au céleste rivage,
Il sont tous les soleils d'un jour
Et disparus le soir aux horizons funèbres,
Nous ne les verrons point rejaillir des ténèbres,
Ces astres-là ne font qu'un tour.

Et quelle ferveur pieuse, illuminée en cette autre plainte toujours à propos des rêves :

Ils sont passés — en vain je pleure et je demande
Pourquoi le bandeau rose est tombé de mes yeux,
Ils sont passés, je sens de leur jeune guirlande
Les frissonnants débris glisser de mes cheveux.

Mes jours n'ont plus leur ombre et mes nuits leur sourire,
Mais, doux anges rêvés, je ne les maudis pas,
Je retrouve en mon cœur des fibres de leur lyre,
Et des baumes divins sont tombés de leurs pas.

Ils ont laissé la flamme et l'encens de leur fête,
Dans un pli si profond de mon cœur et si doux !
Mon malheur les bénit en inclinant la tête,
Seul avec leur image il les pleure à genoux.

Ces vers ne nous apportent-ils pas, avec la touchante grâce de ligne et d'émotion d'une Desbordes-Valmore — qui serait tout à fait détachée d'elle-même — l'expression la plus pure et la plus poétiquement tendre de la philosophie dans les regrets ?

La grâce si vraie qui anime ces pensées rappelle à ceux qui ont connu la bonne Comtesse, le geste d'élégante douceur avec lequel, dans la causerie, elle écartait de son front ses cheveux blancs, le geste plus doux encore de ses deux mains tendues dans l'accueil ou l'adieu.

A chaque page du recueil d'ailleurs, M^{me} de Stainlein apparaît bien telle que dans sa vie, sincère et vibrante à l'excès.

Son livre est pour elle ce que furent pour Lamartine les *Premières méditations*, « le déchirement sonore de son cœur. » Presque toutes les pièces qui le composent sont de brûlantes effusions jaillies aux heures d'émotion passionnée et profonde ou de captivante ardeur cérébrale.

Tel, ce cri de délivrance et de ravissement apaisé lorsqu'enfin elle sentit dissipées ses angoisses métaphysiques.

Chant des brises d'avril, souffle enivrant où vibre
L'âme de mon enfance !... appel du jeune oiseau
Qui partait pour l'azur moins rapide et moins libre
Que cette âme rêvant le ciel dès son berceau !

Comme un tressaillement dans ma nuit de souffrance :
Résonne un autre appel de mon pays lointain ;
Son de chaîne brisée, accent de délivrance,
O nuit ! N'entends-tu pas les cloches du matin ?...

Lorsque vibraient ces coups, dans le clocher sonore
S'élançaient mille oiseaux des nids tremblants, — ainsi
Quand du lointain appel mon cœur frémit encore,
Un monde s'y réveille et prie et chante aussi !...

Il est vrai, mon enfance eut de sombres alarmes ;
Qui croit douter de Dieu, pour lui se meurt d'amour,
Mais la foi reconquise a de divines larmes,
Et l'horreur de la nuit fait adorer le jour.

Je tremble au souvenir de mes jeunes souffrances
Car ces vierges douleurs ont dans leur pureté
Une force qui brise, et le doute a des trances
Dont le remords lui-même ignore l'âpreté.

Ainsi, le poète ne sort de son silence que sous le souffle des grands sentiments, quand sa vie est martelée.

C'est la preuve encore de sa parfaite sincérité. Que M^{me} de Stainlein admire ou s'enthousiasme devant l'infini, devant le charme de ses rêves ou de sa terre natale, qu'elle souffre et pleure en présence des maux qui harcèlent l'humanité, dans l'effroi du doute ou dans son accablante solitude, toujours son impression est à la fois profonde et prolongée. Alors, de la forte vision intérieure naît spontanément la création poétique et celle-ci possède le mouvement, le rythme, la vie de l'âme elle-même.

Car notre poète, qui appréciait si hautement la forte simplicité du langage des Psaumes et de l'Évangile, n'apportait en son expression, aucune recherche d'art. Pas plus que l'idée, sa forme n'a de prétention à la nouveauté. Et telle, simple et classique, elle cadre bien avec la permanence des sentiments qu'elle traduit. L'auteur ne s'y préoccupe que de sincérité, apportant ainsi à son style la naturelle beauté des pensées.

Aussi ce recueil, à la manière des fleurs cachées, se révèle plus beau, plus intéressant à mesure qu'on l'examine avec une attention plus soutenue. En effet, chaque vers signifie, fait penser, touche par une nuance délicate, un souffle léger, une idéale transparence, frappe par une image noble et précise, par l'énergique vérité de l'expression. « L'imagination du poète baigne dans la lumière, nous dit l'auteur de la préface du volume, son style se dore de la couleur étendue sur les soirs; des images trouvées, des expressions ardentes et fortes, des mots embaumés de fraîcheur et de jeunesse arrivent, se mêlent à l'agitation des choses, aux splendeurs et au ravissement de la création. Parfois aussi, la strophe et le rythme montent et vont, à la manière des marées, la pensée s'élargit; on dirait qu'elle se perd dans les lointains sans bornes. » Sa poésie s'anime alors d'un beau souffle pur, comme en ce sonnet : *l'Alcyon*.

Si blanc sur les flots noirs, et si bleu sur la nue,
Fait pour l'immensité de l'azur et des mers,
Tu fuis, tu fuis toujours, âme ailée, éperdue,
A qui ne suffit point cet immense univers.

Plus prompt que l'ouragan vers l'espoir et l'issue
Tu fends l'air et la foudre; aux soleils, aux hivers,
Aux peuples dispersés, aux rivages déserts
Demandant à longs cris une zone inconnue ?

Du fond de notre abîme un éternel effort
Lutte et s'élançe et monte et retombe sans trêve;
Alcyon, Alcyon, est-ce à jamais un rêve ?...

Non, — mais de l'infini, si lointaine est la grève;
Pour l'atteindre mon ange a pris un autre essor :
La seule aile rapide est celle de la mort.

Quels élancements vers les horizons éternels, quelles angoisses et quels navrants regrets ! La vibration extraordinaire de cette âme tendue à se briser et dont les expressions passent si directement, si éloquemment dans la forme, nous pénètre, en ses déchirements comme en ses enthousiasmes.

Aussi, les quelques inégalités du recueil, certaines redites, certains « oublis de mains d'artiste et insouciances de rime » passent-ils presque inaperçus, emportés par l'attrait dominant de l'idée. Et tout lecteur attentif pensera devant ces pages émouvantes, ce que disait encore la voix citée plus haut : « Comme » elle s'allie bien, cette poésie, aux rayons de la vie qui fuit, aux » illusions qui passent avec des ailes blanches, aux années qui se » désenchangent devant les feuilles mortes ! Que de colorations » elle sait nous montrer au versant du coteau, sur les champs » de blé, sur les fonds du ciel entr'ouvert ! Quelle profondeur » dans la rêverie ! »

Et nous ajoutons : Quelle profondeur, quelle constance aussi dans ses attachements ! Notamment, dans ce culte pathétique qu'elle voua à son « paradis natal », comme elle l'appelait, à son « ombreuse vallée au voile virginal ». Ce culte qu'elle chanta avec un lyrisme si lumineux et si vrai, lui vaudra certainement d'être rangée parmi les plus nobles poètes de la Belgique wallonne. Angleur, vu à travers son tempérament d'ardente spiritualiste, lui doit d'avoir été saisi, analysé dans tout son charme subtil et nuancé à une époque peut-être unique de sa vie poétique. Elle en a fixé, sous divers aspects, la physionomie jeune et les beautés recueillies, aujourd'hui singulièrement flétries déjà.

Pour ce motif, comme pour tant d'autres bienfaits, la reconnaissance de cette population wallonne qu'elle entourait, durant près de trois quarts de siècle d'une si chaleureuse sollicitude, ira fidèlement vers la tombe fleurie du champ des morts d'Angleur.

Car la tendre comtesse a voulu, dans une suprême communion, dormir son dernier sommeil entre les fleurs de sa vallée, auprès de ses chers pauvres dont, sa vie durant, elle « entendit en son

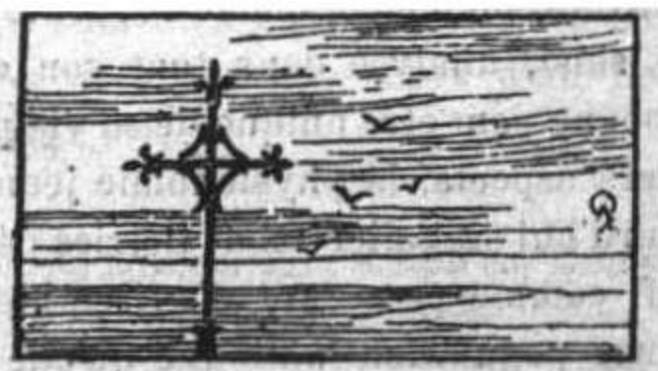
cœur les douces voix », dans ce cimetière frais et feuillu d'où l'on voit encore « un coin de sa colline », un mur de sa maison familiale.

De cette maison-là, malgré les lointains départs et les agitations de sa vie tourmentée, elle ne fut, à vrai dire, jamais absente :

Je n'ai point dit à Dieu : « Mon âme est toujours là. »
Rien n'a pu la chasser du fond de la vallée ;
Les hôtes étrangers verront l'ombre exilée
Jusqu'au tombeau les suivre en disant : « Me voilà. »
Jamais je ne m'en suis allée.

La noble comtesse de Stainlein est donc revenue vers son abri natal. Ceux qui aiment à retrouver son émouvant souvenir doivent le chercher surtout à Angleur. Nous savons d'ailleurs à Liège, à Comblain, en certaines régions de Belgique, d'Italie, de France, d'Allemagne et de contrées plus lointaines, maintes gratitudes ignorées qui ont voué un culte attendri à la mémoire de la femme la plus hautement aimante qu'elles aient jamais rencontrée. Ces âmes-là surtout, que la bonne comtesse de Stainlein enveloppa plus particulièrement encore de sa forte et maternelle tendresse, ne cesseront qu'au terme de leurs jours, d'envoyer leur souvenir ému vers le paisible tombeau d'Angleur.

LAURE DELCHEVALERIE.



LITTÉRATEURS FRANÇAIS DE CHEZ NOUS

Louis Delattre

« Il n'y a pas de différence fondamentale, dit LITTRÉ, entre le conte et le roman ; tout ce qu'on peut dire, c'est que le conte est le terme générique qui s'applique à toutes les narrations fictives, depuis les plus courtes jusqu'aux plus longues. Le roman ne se dit que de celles-ci. La nouvelle ne se distingue pas non plus au fond du conte et du roman. Dans l'usage ordinaire, c'est un roman de petite dimension. » LITTRÉ, sans doute, a raison. Pourtant, il est difficile de confondre l'art d'un BOCCACE, d'un PERRAULT ou d'un ANDERSEN avec celui d'un STENDHAL, d'un BALZAC ou d'un FLAUBERT. Le roman d'observation, le seul qui, à notre époque réaliste, jouisse encore de quelque crédit auprès du grand public, est incontestablement l'aboutissement du conte, mais il s'est si fortement rapproché de l'histoire qu'il est difficile de reconnaître ses origines. Il y a actuellement, entre le conteur proprement dit et le romancier, une limite bien marquée. Le nouvelliste lui-même possède son domaine propre, que BAUDELAIRE, avec son habituelle précision de style, a admirablement défini dans son étude sur *Edgar Poe*. Le conteur peut écrire un roman d'observation — DAUDET et DICKENS en ont fait d'excellents — mais on découvrira toujours dans ses œuvres une pointe de fantaisie, un souffle poétique, une liberté de langage qui nous rappelleront qu'il a un oiseau bleu dans le cerveau et, pour ange gardien, une fée qui lui pousse la plume. On peut devenir romancier ; mais on naît conteur.

Ce fut le cas pour Louis DELATTRE. Entre seize et dix-sept ans,

M. DELATTRE a écrit son premier livre : *Les Croquis d'Ecolier*. Ce n'est pas une œuvre ; mais c'est déjà un ouvrage intéressant. C'est surtout un excellent document pour le critique. En relisant ce petit livre, je ne dirai pas que j'ai éprouvé autant de plaisir que si j'avais relu *Peau d'Ane*, mais je m'y suis divertie tout de même. C'est qu'il est si rare de rencontrer un récit de la vie enfantine qui soit fidèle et sincère ! Les relations de ce genre sont généralement faites à l'époque de la maturité ou de la vieillesse et portent la marque de l'heure où elles furent écrites. Nous voyons le passé à travers nos regrets ou notre amertume, suivant la couleur des souvenirs qu'il nous a laissés. Puis, à cet âge, les plus sincères posent un peu. M. DELATTRE, lui, n'est pas suspect. C'est un oiseau qui gazouille au sortir du nid, parce que sa fonction sera de chanter.

On s'est souvent plaint de l'absence de toute bibliothèque dans les maisons wallonnes. La demeure de Fontaine-l'Évêque, où est né Louis DELATTRE, faisait-elle exception ? En tout cas, s'il eut des livres à sa disposition dans son enfance, il est difficile de croire que ce furent les *Contes des Mille et une Nuits* ou les œuvres de WALTER SCOTT. Sinon, les dons naturels du futur écrivain, qui devait rajeunir plus tard avec un art si sûr la légende de S^t Nicolas et des trois petits enfants, se seraient développés, je pense, dans une autre direction. Il aurait grimpé sur des tours, poursuivi des fées et combattu des dragons ; il aurait chevauché les nuées, vagabondé dans les brumes et exploré des cavernes pour y découvrir de fabuleux trésors. Or, il semble bien que sa riche imagination n'ait subi l'influence d'aucun excitant et qu'il ait simplement vécu de la vie paisible des campagnards. Son premier livre nous le montre déjà tirant tous ses plaisirs poétiques de son milieu. Pour lui, le Petit Poucet s'appelle Billot ; Cendrillon est la fille d'un sabotier et porte le joli nom de Toinette ; si vous voulez connaître Mime, il vous conduira dans la forge qui se trouve à deux pas de sa maison, et vous y trouverez, au lieu d'un nain, un bon géant qui vous permettra de « tirer le soufflet ». Dans une charmante description des saisons, il prend possession de la nature entière. L'imagination du conteur s'exerce dans la vie réelle ; son esprit dérive vers l'observation ; il s'engage dans une route qu'il ne quittera plus qu'accidentellement. Nous trouvons déjà ici ce sentimentalisme discret, mêlé d'ironie, qui constitue le fond de sa personnalité. Le style, sans doute, est encore gauche ; on y aperçoit l'influence des exercices d'école ; mais on y voit poindre

aussi cette manière de conter, à la fois familière et vive, qui donne tant de charme à sa prose :

« Ah ! si Billot et moi, nous avions vu tricher Pontin ! mais, vous comprenez bien que nous l'eussions tué à moitié, n'est-ce pas ? dans la joie que nous aurions eue de pouvoir, avec un motif plausible, lui faire payer tous les liards qu'il nous gagnait si vite ! Mais voilà, Pontin ne trichait pas, c'était par son adresse, son



M. Louis DELATTRE

simple geste : frrr !... la pièce en l'air... puis sur la ligne, que nous avons perdu. »

Les *Contes de mon village*, qui parurent quelques années plus tard, confirmèrent toutes les espérances qu'avaient fait naître les *Croquis d'Ecolier*. Je ne m'étendrai pas sur les sujets des sept contes qui composent ce livre. Je n'apprendrais rien à personne. Comme tous les vrais conteurs, M. DELATTRE n'a pas besoin d'événements extraordinaires pour créer une œuvre d'art. Les petits faits de la vie quotidienne lui suffisent. Il y voit mille choses qu'un poète seul sait découvrir. Il les orne de jolis détails et les pare de réflexions imprévues et piquantes. On ne halète pas en le lisant ; on n'est pas tenté de courir au dénouement pour savoir ce